

MACRON ET LES INTELLECTUELS

par Danièle Masson

L'obs interrogeait tragiquement: « Est-ce la fin de l'hégémonie intellectuelle de la gauche? » L'écrivain Édouard Louis tranchait, quant à lui: « En France, « intellectuel de droite » reste un oxymore, mieux une impossibilité ».

Valeurs actuelles, dans son numéro 4221, a pourtant élaboré un dossier éclairant sur les intellectuels qu'il appelle « les vrais anti-Macron ». Certains (Onfray, Finkelkraut) se disent encore de gauche, mais d'une gauche atypique et largement fantasmée.

Macron n'aime pas les intellectuels

Presque tous ont rencontré Emmanuel Macron. Et c'est un portrait de lui qui se dessine en contrepoint.

Monsieur « et en même temps » soigne lui-même son profil d'intellectuel; il laisse dire qu'il fut disciple de Paul Ricœur, dont il fut seulement l'assistant éditorial; il cite Simone Weil, invite à sa table, alors qu'il était ministre, Alain Finkelkraut. Et par ailleurs il les stigmatise, en opposant « ceux qui commentent » à

« ceux qui font »; plus précisément il leur applique un manichéisme dont il est coutumier: « Ils ne m'intéressent pas tellement. Ils sont dans les vieux schémas. Ils regardent avec les yeux d'hier le monde d'hier. Ils font du bruit avec de vieux instruments ». Ce qui suscite une triple critique de François-Xavier Bellamy: l'opposition macronienne est un « véritable



empêchement de penser », en ce qu'elle interdit la nostalgie sous prétexte que demain sera mieux qu'hier; elle supprime la liberté puisqu'il n'y a plus de choix à faire, il suffit d'être en marche, même en marche forcée.

Mais le désintéret de Macron n'est pas total: selon *le Journal du dimanche*, le chef de l'État aurait mis sous surveillance quelques intellectuels – dont Zemmour et Onfray – et dirigé à leur rencontre une « cellule riposte ». Ce que confirmait en juin, Sylvain Fort, plume du président, déclarant que le pouvoir voulait s'appuyer sur de nouvelles figures pour s'opposer « aux discours identitaires du repli sur soi ». Et ce que ratifie l'arrivée de Bruno Roger-Petit à l'Élysée, nommé porte-parole de la présidence.



Or, Roger-Petit s'inquiétait qu'Éric Zemmour puisse encore parler sur les plateaux TV, et disait de Finkielkraut, futur académicien : « Avoir éjecté de fait Maurras en 1945 pour élire Finkielkraut en 2014, ce serait un terrible retour en arrière ».

Finkielkraut, convive de Macron, ne se fait aucune illusion sur ses intentions, il cherche à le séduire, à le convertir à son progressisme radieux. Il évite le débat : « Si on n'est pas avec lui, on ne vaut rien ». Et, quand le chef de l'État l'accuse, lui et quelques autres, d'agiter « les passions tristes », d'être « des esprits tristes, englués dans l'invective permanente », Zemmour décrypte le reproche présidentiel : Macron les blâme « de défendre une certaine histoire de France ancrée dans les traditions, les racines, le peuples français depuis des siècles, sa culture, sa religion chrétienne et ses racines gréco-romaines ».

Une vision du monde

Pierre-André Taguieff a sans doute tort d'affirmer que « Macron c'est que de la com », « le règne du vide ». Macron a une vision du monde, que Bellamy appelle « le monde du flux où prime l'émancipation de l'individu ». Précisons : un monde qui ignore ou nie la loi naturelle, l'enracinement, les communautés de destin, un monde où tout ce qui est techniquement possible est moralement permis. Le débat n'a plus lieu d'être puisque les lendemains seront enchanteurs. D'où, commente Bellamy, « un sectarisme éprouvé en toute bonne conscience ».

On peut s'étonner de la diversité des jugements des « anti-Macron ». Alain Badiou voit en lui « l'incarnation directe et indivise du consensus libéral » ; Onfray l'accuse d'être « une fiction, un menteur, un pantin déma-

gogue » ; Emmanuel Todd voit dans son élection le triomphe de « la servitude maastrichtienne » ; Finkielkraut fustige son « progressisme béat » ; Régis Debray y voit le couronnement de l'Amérique ; Philippe de Villiers pense que Macron « prépare la dissolution définitive de la France dans le grand magma mondial » ; selon Zemmour, « il est incapable de voir que le tragique fait son retour ».

C'est que, sauf en matière économique, Macron s'avance masqué. Élisabeth Lévy a raison de dire que « ce qui importe chez Emmanuel Macron, c'est moins ce qu'il dit, que ce qu'il ne dit pas ». Il se tait, ou peu s'en faut, sur l'islam, sur l'immigration, sur l'identité de la France, et substitue « la souveraineté européenne » à la souveraineté française, jamais nommée.

Emmanuel Macron n'est pas un OVNI, mais le produit abouti d'une époque où règnent les libéraux-libertaires, et qu'avait magistralement fustigée Philippe Muray : « L'intérêt porté à la réalité est criminalisé. La nature humaine est réfutée avec une violence inouïe. La division des sexes est un archaïsme à liquider. L'éloge du « dépassement des genres » est devenu une industrie : le Nouvel Ordre a besoin d'individus sans histoire, sans identités denses et fixes et vivant dans un présent en miettes ».

De la diversité des jugements « anti-Macron » se dégage un personnage peu cohérent. À moins qu'Emmanuel Macron soit tout simplement la marionnette active – si l'on ose cet oxymore – d'habiles mondialistes, et que, lorsqu'il échappe à ses marionnettistes pour dire une parole personnelle, la personne apparaisse, maladroitement et dissonante, derrière le personnage.

M.D.